

JEUDI 17 OCTOBRE 2019

LA ROCHE-MAURICE, LANDERNEAU ET LE CHÂTEAU DE KERJEAN

Par Brigitte Carmillat et Maryvonne Le Guern

Le jeudi 17 octobre 2019, notre sortie en car nous a permis d'admirer l'enclos paroissial de La Roche-Maurice et son célèbre ossuaire, puis de visiter à pied le centre-ville de Landerneau avec ses maisons remarquables et le pont habité de Rohan pour finir par le château de Kerjean à Vougay.

1 L'enclos paroissial de la Roche-Maurice

En arrivant à la Roche-Maurice (*Roc'h Morvan*), notre regard se porte sur les ruines de la forteresse du XI^e siècle construite sur un promontoire rocheux escarpé dominant la vallée de l'Elorn, lui assurant ainsi une position défensive remarquable. Elle fut érigée vraisemblablement par un vicomte du Faou du nom de Morvan. Le château est passé assez rapidement aux mains des Léon et il devint leur résidence. C'était la « *citadelle de Landerneau* », ville située à quatre kilomètres. En 1363, au décès du dernier des Léon, il échoit à sa sœur, épouse Rohan. Son histoire rejoint alors celle plus mouvementée de la Bretagne qui signe la ruine de la place forte. La forteresse est restée propriété des Rohan jusqu'en 1986, date à laquelle le Conseil général du Finistère en fait l'acquisition.

1.1 Les éléments extérieurs à l'église

M. Jean-Yves Choquer de l'association « *Château et Patrimoine Rochois* », a mené pour nous la visite de l'enclos paroissial, patrimoine religieux exceptionnel situé en contre bas du château. L'enclos comprend un modeste calvaire, mais ce sont l'ossuaire et l'église, caractéristiques de la Renaissance léonarde et classés MH depuis 1916, qui retiennent l'attention.

Le calvaire, daté de la fin du XVI^e siècle, caractérisé par sa simplicité, est formé par trois croix représentant le Christ crucifié entouré des deux larrons. Les fûts sur soubassement sont ornés d'arcatures comme les socles. Selon l'APEVE¹, la figure des trois croix est sans doute une reconstruction, réalisée à partir d'éléments épars en s'inspirant du modèle de Pencran (29).

L'ossuaire, remarquablement harmonieux par ses dimensions représente la réussite de la Renaissance léonarde. Daté de 1639, il est construit en schiste et en pierre de Logonna pour la façade est. Sur le soubassement de cette façade figure une galerie de personnages représentant toutes les conditions sociales et une place vide, peut-être pour permettre au passant d'y voir son reflet. A la droite de cette dernière, saint Yves est représenté entre le riche et le pauvre. Le sculpteur a également représenté l'Ankou breton, à l'angle de l'édifice au dessus d'un bénitier. Brandissant sa flèche mortelle, ce symbole rappelle ainsi que nous sommes tous mortels et annonce en français la sentence inscrite dans la pierre « *je vous tue tous* ». Deux inscriptions en latin ornent les frontons des portes : « *souviens toi de mon jugement, ce sera aussi le tien, aujourd'hui le mien, demain le tien* » sur la porte principale, côté est, et « *souviens-toi homme que tu es poussière* » sur la porte sud. Les vitraux de l'ossuaire ont été posés lors de sa transformation en chapelle dédiée à sainte Anne. Au dessus douze niches attendent toujours les statues des apôtres.



Figure 1 : L'Ankou

L'église Saint-Yves, datée du XVI^e siècle, et majoritairement financée par les Rohan, seigneurs du lieu, fut probablement édifiée sur le site d'une ancienne chapelle castrale. Il s'agit d'un édifice rectangulaire à trois vaisseaux lambrissés avec une nef de trois travées avec bas-côté, séparée par un jubé du chœur. Le clocher de type Renaissance léonarde, haut de 60 m, à double galerie et double chambre de cloches, est daté de 1589. Une flèche octogonale de style gothique couronne le tout. A la base du clocher, un porche daté de 1589 et entouré de deux colonnes à chapiteau ionique est accosté et surmonté de niches abritant les statues de

¹ APEVE : Association pour la promotion des enclos paroissiaux de la vallée de l'Elorn

saint Yves et de religieux dont un moine franciscain, qui tient une coupe. Le portail sud en kersanton se compose de deux portes jumelées en anse de panier, surmontées de deux accolades formées de rubans ornés de fleurs. Les portes sont séparées par un trumeau qui porte un bénitier avec un dais Renaissance. Ce portail du milieu du XVI^e siècle est finement décoré. Dans les voussures on aperçoit les statues des apôtres avec leurs attributs et sur les côtés, les colonnes losangées sont ornées des macles des Rohan alors que le blason de la famille a été martelé à la pointe du galbe. Cette réalisation est attribuée aux ateliers de Kerjean, atelier-école créé lors de la construction du château éponyme.

1.2 L'intérieur de l'église

Près de la porte sud, le bénitier, daté de 1550, porte en caractère gothique la signature du sculpteur. La voûte lambrissée (1559-1561) a repris son aspect initial après restauration faisant ainsi réapparaître le décor d'origine : une voûte étoilée décorée d'une multitude d'angelots, de fleurs de lys et d'hermines.

Les sablières du XVI^e siècle, réalisées probablement par des charpentiers de marine, sont conservées et représentent sur les bas-côtés des scènes de la vie courante. Quatre sont particulièrement réalistes. On distingue : au nord une scène d'enterrement et une de labour, au sud le jeu de « *Bas Yod* » (jeu breton consistant à mesurer sa force en tirant un bâton retenu par son vis à vis) et un joueur de biniou coz. Ces éléments d'architecture ont perdu leurs couleurs sous le pinceau des restaurateurs du XIX^e qui utilisaient du brou de noix, néfaste pour les pigments. Dans la nef, les sablières peintes sont décorées de figures humaines ou animales. Les personnages ont des postures acrobatiques ou énigmatiques. Les armoiries des sablières ont été buchées à l'exception de celles des Léon dans le bas-côté sud.



Figure 2 : L'enterrement

A la Roche-Maurice, le jubé, de style Renaissance mélangé à l'art breton du XVI^e siècle (1570-1580) est en bois de chêne polychromé. Il est classé MH en 1898. Cet élément de mobilier tient son nom de la phrase latine : « *jube domine benedicere* » qui signifie « *daigne seigneur me bénir* ». En plus de sa fonction de séparation du chœur, ce meuble, travail d'artiste réalisé avec talent, confère aux fidèles, matière à contemplation. Ici le jubé est resté en place après le concile de Trente, probablement en raison de l'obédience protestante des Rohan, donc peu enclins à appliquer les consignes papales. Il est composé d'un soubassement de panneaux surmonté d'une claire-voie, qui sert d'appui aux montants verticaux soutenant la tribune accessible par un escalier intégré au pilier de droite. Il est surmonté d'un Christ en croix entouré de la Vierge Marie et de saint Jean.

Du côté nef, dans les niches de la galerie figurent les statues de neuf apôtres avec leurs attributs et le livre de la parole ainsi que trois personnages coiffés de la tiare papale.

Du côté chœur, on dénombre également douze statues tels saint Pol-Aurélien, saint Michel, saint Christophe, Marie-Madeleine, sainte Catherine, sainte Barbe, sainte Apolline, sainte Geneviève, sainte Marguerite. De chaque côté du jubé dans deux niches on voit à gauche la statue de sainte Marguerite, paisible et en prière sortant d'un dragon ailé et à droite sainte Anne apprenant à lire à la Vierge-Marie. On remarque également dans le décor du jubé, au niveau des piliers et des soubassements, d'autres personnages, des monstres, des masques grotesques et fabuleux, parfois d'inspiration amérindienne, sans doute en rapport avec la découverte du « Nouveau Monde ». Le dessous de la tribune est constitué de caissons aux décors géométriques et de pendentifs. La claire-voie est composée de colonnettes terminées par des chapiteaux corinthiens.

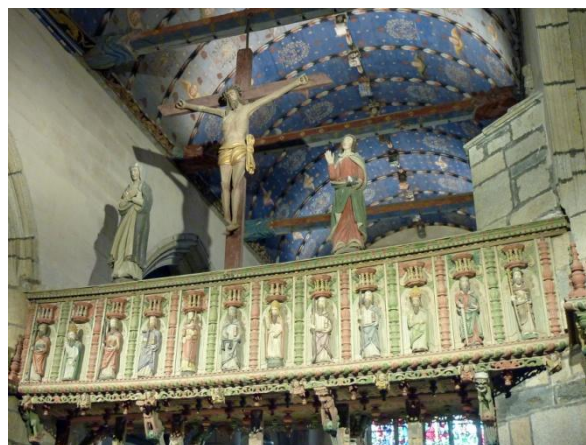


Figure 3 : Le jubé côté nef

Au chevet, le grand vitrail, classé également MH en 1898, a fait l'objet de nombreuses réparations depuis sa réalisation en 1539. La date en chiffres romains est visible au bas de la représentation de la Cène.

Ces dimensions sont 6,90 m de hauteur et 3,50 m de largeur. Dans la partie haute, on aperçoit des blasons, la plupart aux armes et alliances des Rohan au cours des siècles. Cette maitresse-vitre d'inspiration italo-flamande comporte des scènes de la passion et de la résurrection du Christ. Le triomphe du vitrail est dans le tableau de la crucifixion dans lequel Marie-Madeleine tend à focaliser toute l'attention. Il est encadré à gauche par la statue de Notre-Dame de Bon Secours et à droite par le groupe polychrome de saint Yves entouré du riche et du pauvre.

2 Landerneau au fil des siècles

2.1 Les origines

Située dans la rade de Brest, entre Léon et Cornouaille, Landerneau est souvent associée à l'image de son pont habité. La ville se trouve au carrefour de voies terrestres situées de part et d'autre de la rivière l'Elorn. Le site de Landerneau et ses alentours attestent une occupation régulière depuis les temps anciens comme le montre les vestiges retrouvés de la préhistoire et la protohistoire. La présence d'amphores en provenance de Catalogne a mis également en relief le rôle joué par les voies de communication. Landerneau se trouvait être un carrefour de voies romaines. Ce qui implique que bien avant l'édification d'un pont en bois, il était possible de franchir l'Elorn à gué pour faciliter le transit des marchandises destinées à l'ensemble du territoire.

La dénomination de la ville proviendrait du vocable « *Lann* » (signifiant « monastère ») et du saint éponyme Saint Terneau ou Ernoc pour devenir Lann Ternoc. D'autre part, un personnage nommé Teroc est mentionné dans un manuscrit du IX^e siècle, conservé à Angers. Il aurait été le troisième évêque du Léon après saint Pol-Aurélien.

2.2 Le temps des Léon

A l'époque médiévale, en 1206, le nom de Landerneau est cité, sans pourtant être qualifié de ville, dans le texte d'une donation faite par le seigneur de Léon à l'abbaye de Saint-Mathieu. A cette époque, la localité existe avec un début d'administration seigneuriale. En 1218, on trouve l'église Saint-Thomas, érigée dans un quartier populaire de la ville et qui doit son nom à l'archevêque de Cantorbéry (en anglais *Canterbury*), Thomas Becket.

L'essor de la ville est lié aux seigneurs de Léon (8 générations), branche cadette des vicomtes de Léon dont la généalogie est incertaine avant le XI^e siècle. La cité fut la résidence de cette puissante seigneurie, puis plus tard, celle des Rohan, leurs successeurs. Dans la première moitié du XIV^e siècle, on retrouve les navires landerneens sur les routes du vin de Bordeaux et de la Rochelle. La première mention du pont intervient en 1336.

La guerre de Succession de Bretagne (1341-1364) entraîne dans le conflit Hervé VII de Léon (mort en 1344) dont le fief est au château de la Roche-Maurice. Son fils Hervé VIII lui succède mais il décède très jeune en 1363 sans hoir. C'est donc sa sœur Jeanne de Léon mariée à Jan de Rohan qui hérite de la seigneurie, permettant ainsi aux Rohan de succéder aux Léon.

2.3 Le temps des Rohan

La maison de Rohan tient son nom de la terre de Rohan, située dans le Morbihan. Le premier vicomte de Rohan fut Alain 1^{er} de Rohan vicomte de Porhoët (1084-1147). Cette famille fut au Moyen Âge l'une des familles les plus puissantes du duché de Bretagne.

Le temps des Rohan verra l'essor de Landerneau. La ville se retrouve pourtant au cœur des combats, liés aux ambitions politiques de Jean II de Rohan (1462-1517), dans sa prétention au trône ducal, qui le conduisent à s'opposer au duc François II (1458-1488), son beau-frère, et à pactiser avec le roi de France Charles VIII. C'est l'union en 1490 d'Anne de Bretagne et de Charles VIII qui permit au pays de Léon de retrouver la sérénité et aux Rohan de s'intéresser aux affaires de leur ville.

En 1479, aura lieu le transfert de la justice seigneuriale de la Roche-Maurice vers Landerneau, suivi en 1488, par l'installation de la première congrégation religieuse des Cordeliers-Franciscaïns parfois appelés les Récollets, puis en 1510, la reconstruction du pont de Rohan.

Au début du XVI^e siècle, le développement de la ville s'effectue grâce au commerce lié aux exportations de céréales et de bétail, mais aussi à l'industrie textile du lin, du cuir et aux productions minérales comme l'ardoise, la pierre de Logonna et de Kersanton.

Différents types de pierres sont utilisés dans la construction des bâtiments et dans la sculpture. La pierre jaune de Logonna se caractérise par sa teinte chaude et ses cernes brunâtres d'hydroxyde de fer. Elle est extraite de la carrière du Roz-Logonna. C'est un micro granite exploitée dès le Moyen Age et toujours en activité, qui illumine les constructions les plus diverses comme l'église Saint Thomas et son ossuaire ainsi que de nombreuses maisons. Le granite de l'Aber-Ildut, lui se distingue des autres granites par l'abondance de ses feldspaths roses de 4 à 5 cm, de quartz gris et mica noir. Il a une grande résistance à l'érosion et la présence de ses cristaux lui donne un étrange et lumineux aspect très différent de celui de Ploumanac'h en raison de sa texture et de sa couleur. Quant au schiste de couleur bleu foncé, il s'harmonise avec la couleur ocre-jaune de la pierre de Logonna qui teinte les façades de belles demeures. Enfin, le grain fin et la résistance du kersanton, de couleur gris clair à gris foncé, permet principalement son utilisation dans la statuaire.

2.4 L'industrie toilière

L'histoire de la ville se poursuit par l'augmentation des chantiers qu'ils soient civils ou religieux et le développement du trafic portuaire avec l'arrivée de négociants extérieurs à la Basse -Bretagne. Durant les deux siècles après la fin de son indépendance, la Bretagne reste largement ouverte aux courants du commerce maritime ouest-européen. Ce dernier connaît un grand essor avec l'ouverture du marché américain, très demandeur de toiles. On retrouve ainsi les landernéens dans la plupart des trafics maritimes grâce au négoce des toiles fines, avec le tissage des créés (du breton *kreuz*, chemise d'enfant) et du linge de maison.

Cette activité toilière va se maintenir sur cinq siècles en influençant le patrimoine architectural de la région (demeures, édifices religieux). Le lin est cultivé dans des zones agricoles les plus favorables comme par exemple au XVIII^e siècle, dans un triangle qui part de Guissény et qui s'étend jusqu'à Roscoff. La particularité du territoire est le blanchiment du fil dans les « *kann di* », que l'on peut traduire par « maisons à buée ».

En 1661, conseillé par Colbert, Louis XIV engage une politique nuisible à l'économie bretonne, il attaque le commerce anglais en augmentant les tarifs douaniers limitant ainsi l'entrée de draps anglais. La réplique anglaise ne tarde pas avec l'augmentation des taxes sur les toiles bretonnes. Il s'ensuit la perte de marchés et la concurrence de toiles d'Irlande et de Silésie.

2.5 L'industrie portuaire

En parallèle, la région draine les produits de l'arrière-pays comme le lin, les grains, les cuirs. La présence de la marine militaire à Brest, depuis la fin du XVII^e, lui assure non seulement une protection défensive mais aussi des marchés commerciaux considérables grâce au vin, aux fournitures navales, au fer de Bilbao, au sel du Croizic, au charbon du pays de Galles en temps de paix, sans oublier l'eau-de vie, le liège, le savon, les denrées coloniales et les produits résineux pour le calfatage. Cependant, cette situation ne suffira pas pour doper la croissance urbaine qui reste limitée loin derrière Quimper et Morlaix.

A partir de 1660, des marchands venant de l'extérieur de la Bretagne, s'installent à Landerneau. Le premier est sans doute Arnaud Duthoya, envoyé comme commissionnaire de vin. Ces négociants viennent de régions productrices de marchandises comme le vin de Bordeaux et les textiles de Normandie. En épousant des bretonnes, ils fondent des dynasties parfois actives jusqu'au XX^e siècle. Comme par exemple, Jean-Baptiste Mazurié, normand arrivé en 1716, qui apporte des capitaux, le plaçant ainsi en tête des bourgeois landernéens. Ces familles constituent les deux tiers du négoce et bousculent la hiérarchie sociale où dominaient les officiers de justice et des finances. En s'installant dans la région, ils bâtissent de belles demeures, achètent des biens immobiliers comme des manoirs à la campagne, parfois briguent des offices et s'engagent dans la voie de l'anoblissement.



Figure 4: La maison Duthoya

Au XVIII^e le port de Landerneau était sans doute, grâce au dynamisme de son négoce, le cinquième ou le sixième port de commerce breton après ceux de Nantes, Lorient, Saint-Malo et Morlaix, Brest n'exportant rien. Après 1773, Barthélémy Kerros, (originaire de Landuvez, à la fois marin, négociant et armateur) fait de la cité finistérienne le troisième port français après Nantes et Bayonne. On peut dire que Landerneau, port secondaire a contribué à la vitalité de l'économie bretonne à cette période. Mais ce sont les

guerres de la Révolution qui viendront briser cet essor avec le passage des principaux négociants au secteur industriel.

2.6 L'industrie mécanique et son déclin

Après la Révolution, Landerneau profite peu de la période de réorganisation, administrative de 1789-1815. Son économie maritime est pénalisée par la prolongation du conflit avec l'Angleterre. Du fait des guerres révolutionnaires, la ville devient l'atelier militaire de Brest. Le passage des troupes et leur l'hébergement fait payer un lourd tribut aux landernéens, ce qui aggrave la misère.

Le bilan de cette période révolutionnaire est néfaste pour Landerneau, la ville a perdu son importance politique et économique, le commerce et l'industrie ont été durablement atteints par le blocus anglais.

Au XIX^e siècle, Landerneau se transforme en une ville industrielle pour les besoins de l'arsenal de Brest. Même si en 1819 la ville de Landerneau est renommée comme le port de commerce de Brest, dans la mesure où il lui sert d'entrepôts, plusieurs négociants créent en 1821 une société appelée la société linière. Cette dernière s'installe dans l'ancien couvent des capucins. Les nouveaux bâtiments de la filature sont construits à Traon Elorn en 1847 à proximité de la rivière afin de profiter de la force hydraulique. Ce fut la plus grande entreprise textile de Bretagne pendant le reste du XIX^e siècle. Mais en 1865, l'arrivée du chemin de fer provoque le déclin du port du transport maritime qui entraîne celui de la filature. L'emploi du coton est préféré au lin pour les voiles des navires et la marine à vapeur va remplacer la marine à voiles. Entre 1891 et 1895 l'entreprise ferme après avoir licencié ses 1000 derniers ouvriers.

L'un des symboles de la grande époque industrielle landernéenne, reste la Grande Briqueterie (1897-1968), avec la fabrication de briques pleines ou creuses mais aussi des tuiles. Aujourd'hui, le lieu a été transformé en un parcours d'interprétation qui raconte la fabuleuse histoire du site qui a participé à la renommée de la ville.

2.7 Les guerres du XX^e siècle

En 1911, l'office central de Landerneau est créé. Ce fut d'abord une coopérative d'achat de matériel agricole, puis de vente des produits agricoles. C'est aujourd'hui l'ancêtre de Triskalia, du Crédit mutuel de Bretagne et de Groupama.

Au début des années 1900 la caserne de Landerneau est installée dans l'ancien couvent des Ursulines. Ce bâtiment accueillera les troupes pendant toute la durée de la **Guerre 1914-1918**. Au lendemain de la déclaration de guerre, en août 1914, les locaux ne peuvent suffire à loger tous les régiments qui arrivent à Landerneau. Ces troupes venues pour s'entraîner avant d'être envoyées sur le front, sont alors réparties à travers la ville. Les soldats étaient logés en grande majorité dans des écoles, mais aussi dans des bâtiments industriels (La Briqueterie accueillera 893 soldats en août 1914) ou bien dans des hôtels et dans une moindre mesure chez les particuliers.

Durant la **seconde guerre mondiale (1939-1945)**, Landerneau est une ville occupée par les allemands. On note aussi la présence de groupes de résistants des Francs Tireurs et Partisans (FTP) dès 1942 pour effectuer des actions de sabotage des voies ferrées. Le 11 août 1944, les Américains libèrent la ville.

En décembre 1949, au sortir de la guerre, Edouard Leclerc, ouvre une petite épicerie dans la cuisine de sa maison, 13 rue des Capucins, afin de court-circuiter les fournisseurs et pour réduire les marges en pleine période d'inflation. Aujourd'hui, l'enseigne commerciale « Leclerc » est toujours une marque de distribution française. Plus tard, son épouse Hélène Leclerc, sensible à la peinture et à la musique, crée à Landerneau, avec son fils, le « Fond Hélène et Edouard Leclerc » pour la culture. Ce musée est un lieu d'expositions de plus en plus prisé chaque année.

3 Visite de la ville historique

3.1 L'ossuaire Saint-Cadou

Place Saint-Thomas, coté Cornouaille, l'ossuaire, dédié à saint Cadou, est bâti à l'ouest de l'église. On peut lire « 1635 » sur la frise du fronton qui couronne la porte. Saint Cadou, moine gallois du VI^e siècle, à l'existence réellement attestée, est venu en Bretagne et fut martyrisé à son retour dans son pays natal.

Construit en pierre de Logonna, l'ossuaire présente une belle façade de style Renaissance. Son existence rappelle les temps où l'on inhumait les morts dans les églises, puis lorsque la place manquait, où l'on effectuait un regroupement des restes dans l'ossuaire. Cette fonction est rappelée discrètement dans l'angle de la façade par un bas relief sculpté et figurant la mort. La façade de la bâtisse est percée de quatre fenêtres en plein cintre séparées par des pilastres ioniques, style assez rare dans les enclos. Dès 1794, le bâtiment est réquisitionné pour servir d'atelier de confection de souliers pour les soldats de la République et jusqu'au début du XX^e siècle, il servit d'habitation au sacristain.



Figure 5 : L'ossuaire de Saint-Cadou

3.2 L'église Saint-Thomas :

C'est un ancien prieuré cure relevant de l'abbaye de Daoulas construit au début du XII^e siècle par Henri 1^{er} de Léon, pour le dédier à saint Thomas Becket, archevêque de Canterbéry assassiné en 1170.

Thomas Becket est né à Londres d'une famille originaire de Normandie. Il étudie à Paris et devient archidiacre de Cantorbéry en 1154. Chancelier et ami d'Henri II d'Angleterre, défenseur des droits de l'église, Thomas Becket ne tarde pas à s'attirer l'hostilité du roi et doit fuir en France. Son exil dure environ six ans et sur la foi d'une promesse de réconciliation avec Henri II, il revient à Canterbéry. Les relations entre l'église et le royaume, ne sont pas apaisées et les vicissitudes avec Henri II reprennent. Excédé, ce dernier fait assassiner l'archevêque, le 29 décembre 1170 au sein même de sa cathédrale. Sa canonisation est proclamée par le pape Alexandre III, le 21 février 1173.

A l'époque de la prospérité bretonne, aux XVI^e et XVII^e siècles, une église plus imposante fut construite au même emplacement. Son clocher-porche léonard est édifié de 1607 à 1630.

A l'intérieur du monument, nous nous sommes intéressés aux sablières et à la statue de la Vierge couchée.

Les sablières :

Sur le bas côté nord :

- un sujet humoristique (satire de l'ivrognerie et de la gourmandise), représentant une truie allant boire au tonneau, tandis qu'une femme lui tire sur la queue et qu'un homme lui tire les cheveux (est-ce le mari ?),
- une scène avec un individu tenant un grand sac, alors que deux autres sont accroupis et qu'un troisième personnage grimaçant tente de lui enlever,
- un dernier personnage apparaît en brandissant de grands ciseaux de tondeur,
- une créature hideuse mais coquette parasitée par un serpent qui pénètre par une orbite et sort par l'autre, puis un homme nu qui tente de réunir deux extrémités de ruban ou de toile.

Sur le côté sud, on relève la présence de masques, de rinceaux (ornementation végétale), d'une tête de cheval, d'un visage de femme avec guimpe (pièce de toile qui couvre la tête) et d'une tête coiffée de plumes.

La Vierge couchée (MH 14 mai 2015) :

Elle est datée des années 1430-1450, installée sur le mur côté nord de l'édifice, la sculpture serait un bas-relief, d'auteur inconnu, en bois teinté de chêne où l'on peut voir des traces de polychromie au creux de quelques plis de la robe. La Vierge est adossée à un oreiller à glands bien visibles, un voile assez court couvre la tête et les épaules. Elle est en appui sur son coude droit, tandis que le bras gauche entourait l'Enfant Jésus aujourd'hui disparu.



Figure 6: La Vierge couchée

3.3 Les maisons des négociants-armateurs

3.3.1 La maison des Treize Lunes

Au 4 de la place Saint-Thomas, nous avons observé le bâtiment de l'ancienne auberge des Treize Lunes. La lune est le symbole de la ville depuis le XVII^e siècle. Selon la légende, elle est apparue dans les

armoiries lorsque le seigneur de Rohan dut remplacer le soleil qu'il arborait jusqu'alors pour ne pas contrarier Louis XIV. Depuis, on la trouve déclinée sur les maisons, dans les pâtisseries et même jusque dans le nom du festival qui anime la ville au début de juillet : Kann al Loar, le chant de la lune.

Construite au XVI^e siècle, la maison des Treize Lunes devait être le manoir urbain de nobles venus faire du négoce à Landerneau. Elle fait partie des curiosités architecturales appelées « *les maisons à pondalez* », caractérisées par une grande pièce avec cheminée monumentale qui s'étend du rez-de-chaussée au faîte de la maison et un escalier à galeries desservant les différents niveaux. La maison, en pierre de Logonna, est ornée au niveau du bandeau d'étage de la façade d'une rangée de treize lunes pleines sculptées. La raison de leur présence n'est pas connue ; est-ce le nombre de lunes de l'année de construction ?



Figure 7 : Les treize lunes

3.3.2 L'auberge Notre-Dame de Rumengol

Au 5 de la rue Saint Thomas, la maison en pierre de taille de Logonna, avec corniches à modillons et lucarnes à frontons, construite en 1670, porte le nom de la statue qui orne un de ses angles. C'est une ancienne auberge devant laquelle les pèlerins faisaient halte en se recueillant avant de poursuivre leur route vers le pèlerinage de Rumengol au Faou dans le Finistère.

Les statuette qui ornaient les maisons sont de véritables témoignages de la dévotion populaire, elles devaient protéger les maisons du mauvais sort, de la maladie, des incendies, de la guerre... Beaucoup de statuette ont été détruites pendant la période révolutionnaire et ont laissé de nombreuses niches vides.

La statue de Notre-Dame de Rumengol, en pierre de Kersanton, peinte à l'origine, est ornée de deux grosses lanternes. Au fond de la niche, on aperçoit une coquille, symbole de la Renaissance. La Vierge, couronnée, aux cheveux défaits tombants sur les épaules, avec un visage rond et des yeux en amande, est vêtue d'un manteau dont le pan fait retour sur le coude gauche. Elle tient une poire dans la main droite en le présentant à son Jésus. Celui-ci, nu, de face, tend la main vers cette poire, tandis qu'il tient dans la main gauche un globe représentant le Monde.

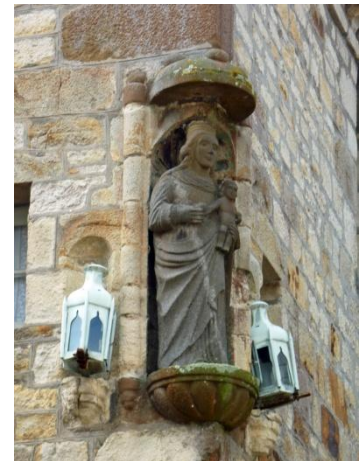


Figure 8 : ND de Rumengol

3.3.3 Au fil des rues côté rive gauche

Au 6 de la rue Saint Thomas se tient une maison à encorbellement à pan de bois dont il reste huit exemples à Landerneau. La base du mur est en pierre de Logonna. On peut noter que l'usage de l'ardoise dans l'habillage des façades peut être un signe de richesse mais aussi résulter de la volonté de cacher la dégradation des murs sous des bardages. Ce bâtiment est aussi l'un des seuls ayant conservé un pignon sur rue, autre particularité répandue au Moyen Âge dans l'architecture urbaine.

La place des quatre pompes s'est appelée au long des siècles : « place au fil », « place aux rats », « place Saint-Julien ». Elle doit son nom actuel à la vasque initialement placée au centre et qui a été déplacée en 1774 car jugée gênante pour la circulation. La fontaine des 4 pompes en kersanton se situe aujourd'hui dans l'angle d'un muret. Après son déplacement, l'ancienne vasque est rebâtie en 1774 par l'ingénieur des Ponts et Chaussées Besnard. Elle est ornée d'un motif central et possède quatre appuis pour le remplissage des cruches.

3.3.4 Le pont de Rohan

A l'entrée du pont, nous avons évoqué l'histoire de l'hôpital Saint-Julien construit suite à des donations des seigneurs de Léon en 1336 pour accueillir les pèlerins, les malades, les voyageurs et les pauvres. Le nom de Saint-Julien est évocateur d'un gué, passage mis sous la protection du saint passeur. Aujourd'hui, il ne reste qu'une statue, visible sur la façade d'une maison. Selon l'interprétation choisie il s'agit peut être d'un pèlerin à genoux avec son bâton priant face à l'église de Saint-Julien démolie en 1825 ou bien de saint Julien avec sa perche, qui aide le voyageur à passer le gué.

Le pont de Rohan, attesté dès 1336 (un des derniers ponts habités de France avec celui de Narbonne et celui de Pont-l'Abbé), est assurément une curiosité, situé à la jonction des eaux douces de l'Elorn avec les eaux salées de l'océan. Un passage à gué devait exister à ce niveau ou plus en amont, afin de permettre le franchissement du fleuve, indispensable aux hommes et aux marchandises.

Le pont actuel construit en 1510 par Jean II de Rohan marque le passage entre le Léon et la Cornouaille, il mesure environ 70 mètres de long et repose sur six arches. Dès le début du XVI^e siècle, il comportait en sa partie centrale, un moulin ainsi que deux boutiques. Côté rivière, les bâtiments reposent sur pilotis ; leurs façades en bardage d'ardoises, qui cachent les pans de bois, permettent au passant d'imaginer l'aspect originel du pont. La pierre de fondation en Kersanton, aujourd'hui posée au sol, se trouvait au-dessus du moulin seigneurial jusqu'en 1897, longue de 1,50 m et large 0,40 m, on peut y lire « *l'an mil V C X, hault puissant Jehan, vicomte de Rohan, conte de Porhoet seigneur de léon, de la garnache, de beauvoirsur mer, de bleign fist faire ces pontz et moulins, au devis de M Marc Saget, procureur, Jehan le guyrec, receveur de cette ville* ». La pierre est bordée d'une frise de macles, emblème des Rohan entre lesquelles sont insérées à la partie supérieure de lettres « A » couronnées, références à la devise de la famille « A plus ».

Le moulin : En fait, deux équipements cohabitaient sous le même toit. L'édifice modeste par ses dimensions mais élevé sur trois niveaux, servait de pêcherie, notamment pour la capture des saumons, source importante de revenus et de prison à l'étage, le meunier étant aussi geôlier. Cette prison était insalubre et peu fiable (évasions, trafics...). En 1825, Le moulin est pratiquement détruit par un incendie, puis rasé en 1897. Remplacé par une grande maison en 1904, sa porte de style gothique flamboyant est encore visible au château de Kervéatoux à Plouarzel (29).



Figure 9 : Le pont de Rohan

La maison Gillart, bâtie en 1639 par le magistrat Jacques Gillart, est située coté Cornouaille. On peut y voir une seule lucarne et deux latrines soutenues par des corbeaux. Donnant sur le pont, de style Renaissance, sa façade est en pierre de Logonna. Une corniche à modillons court sous le toit orné de quatre lucarnes à fronton surmontées d'un pot à feu. Une porte en plein cintre Louis XIII est sculptée d'une croix à quatre branches (*pévar skell*, évolution du triskell). Du côté de l'ancien moulin du XVI^e, il reste des éléments gothiques : rampants aux crochets en feuille d'acanthé et une crossette en forme de lion.

3.3.5 Côté Léon

Place du général de Gaulle, la maison de la Sénéchaussée, dite aussi Hôtel Rohan ou encore maison de la duchesse Anne. Le logis actuel daté de 1664, a remplacé une demeure plus ancienne où la reine Anne aurait pu séjourner en 1505. La question reste ouverte. Cette bâtisse doit son nom au magistrat qui siégeait en face, à l'étage des halles (détruites en 1825). Son originalité tient à ses deux façades complètement différentes, l'une en pierre de Logonna et l'autre à pans de bois recouverte d'ardoise et restaurée en 1997. La tourelle ronde de l'escalier est coiffée d'une poivrière et repose sur un cul de lampe, à coté d'une échauguette soutenue par des corbeaux. Les lucarnes du style Louis XIII dominent la façade et sont surmontées de pots à feu stylisés. De nombreuses baies contribuent au mélange de style médiéval et Renaissance. Celles du rez-de-chaussée ont été remaniées au gré des propriétaires successifs. Dans la tourelle, une niche à coquille Renaissance abrite la statue du Christ ressuscité du XVI^e siècle, qui repose sur un socle godronné, avec sur ses épaules le manteau de la résurrection, dans sa main gauche la trace du clou.

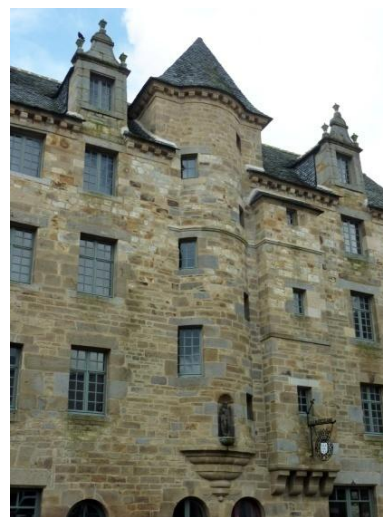


Figure 10 : La maison de la sénéchaussée

La maison de la Sirène, ancienne boutique a été reconstruite à la fin du XIX^e siècle. Seule la lucarne à crossettes est d'origine et atteste ainsi de son ancienneté. On peut y voir un couple insolite. Sur la crossette de gauche, une sirène tournée vers la mer tient un miroir et un peigne. Le miroir est le symbole de la luxure et du pouvoir de la séduction. Les sirènes sculptées sont apparues vers

le XII^e siècle en Bretagne, elles sont souvent bifides, ailées ou à queue de poisson. Sur la crossette de droite un dragon est tourné dans la direction de la Roche-Maurice. Le dragon est le symbole de la menace, de la destruction mais aussi de la force, de la vaillance, de la vigilance. Selon les interprétations, ce couple « sirène / dragon » pourrait évoquer soit le bien et le mal, soit les forces du mal réunies.

Le Réveil Matin, ancienne auberge à caractère médiéval, dont le commerce actuel a conservé le nom, est construite en pierre de Logonna. Elle est datée de la première moitié du XVI^e siècle. La façade sud est sobrement décorée d'une lucarne à deux crossettes avec d'un côté un chien et de l'autre un lion gueule ouverte, regard féroce.

La maison Duthoya est construite en 1667 par Arnaud Duthoya, originaire de la région bordelaise et installé à Landerneau vers 1660 comme représentant de négociants de grands vins. Cette famille enrichie par le commerce a donné de nombreux maires à Landerneau. Ce logis proche du port permettait à son propriétaire de surveiller le trafic de ses bateaux. Cette maison ressemble beaucoup à celle de la Sénéchaussée. A l'époque, la présence de cheminées et de latrines constituent des éléments de confort que seuls des notables pouvaient s'offrir.

La dernière étape de notre journée nous conduit vers le château de Kerjean, à Vougay, témoin de la Renaissance bretonne.

4 Le château de Kerjean : cinq siècles d'histoire

L'histoire de Kerjean est celle de l'ascension sociale de la famille Barbier. Ses membres s'enrichissent en deux générations en exerçant des charges judiciaires lucratives. Un somptueux château remplace alors le manoir construit vers 1570. Place forte imprenable pendant les guerres de la Ligue, il est érigé en marquisat en 1618, avant que les successeurs dilapident la fortune familiale. Relevé au XVIII^e siècle par la famille Coatanscour, le château est pillé à la Révolution et en partie démantelé par les derniers héritiers. A partir de son rachat en 1911, le château de Kerjean renaît pour devenir un lieu culturel ouvert au public.

Cette élégante demeure Renaissance dans une imposante place forte constitue le double aspect paradoxal qui fait l'originalité de Kerjean au cœur du Léon. A l'obsession militaire de son constructeur répond son goût pour les décors raffinés et une architecture de prestige au XVI^e siècle. Son logis inspiré des grandes résidences françaises de la Renaissance, doit asseoir le prestige de la famille Barbier.

A l'intérieur, la collection de meubles anciens du Léon provient de manoirs et de maisons de paysans aisés des alentours. Datés pour la plupart des années 1630-1670, ils correspondent à la période de prospérité du Léon, liée au développement de l'industrie toilière. Ce sont principalement des coffres à grains et à vêtements, des armoires de mariage, des lits clos très décorés ou à balustres.

L'agencement du parc et des jardins a évolué au cours des siècles au gré des modes et des événements. Faute de documents, il est impossible de les restituer fidèlement. Un parterre régulier est redessiné en 2011 pour agrémenter la promenade autour de l'enceinte, ponctuée de monuments à forte portée symbolique : le colombier, les poteaux de justice seigneuriale et la fontaine.

Passé le mur d'enceinte, on accède à la cour d'honneur par un portail à double entrée, cochère et piétonne. Les bâtiments sont distribués selon trois grands ensembles.

Du côté ouest, se trouvent le pavillon du chapelain, l'aile de la basse-cour composée des écuries et de la cuisine. Cette dernière a été plusieurs fois remaniée tout en conservant l'accès direct au puits de la cour. On peut encore y voir les deux grandes cheminées, un évier, un plan de travail et un égout. A l'étage, figure



Figure 11 : le château de Kerjean

une distribution typique du XVI^e siècle, la pièce de circulation appelée « transport » qui ouvre sur deux chambres et sur une pièce garde-robe.

Du côté sud, la façade du logis n'offre pas la symétrie qui correspond au goût de la Renaissance. Le porche d'entrée de l'escalier forme un véritable pavillon extérieur, mais il n'est pas placé au centre de l'édifice. Aux étages, se trouvaient les pièces d'habitation qui communiquaient avec la chapelle avant la démolition d'une partie du bâtiment. De cette partie détruite, il ne reste que les pans de mur et les lucarnes ouvrant sur le vide.

Enfin du côté est, le pavillon de la chapelle privée est d'aspect massif et dépouillé, cependant allégé par une corniche à modillons et un remarquable campanile à trois niveaux qui combinent différents décors architecturaux de la Renaissance.



Figure 12 : Sablières et blochet de la chapelle
élévations, détails et commentaires constituent un témoignage des formes architecturales de son temps.

A l'intérieur, de la chapelle, la richesse et la finesse des sablières sculptées constituent un ensemble exceptionnel daté de 1580, œuvre du sculpteur appelé « le maître de Pleyben ». Les poutres sont agrémentées de motifs favoris de la Renaissance italienne avec mascarons, masques, cuirs enroulés, visages d'angelots. On y trouve aussi un sonneur de cornemuse et les armoiries de la famille Barbier.

Pour l'édification des arcades, qui abritaient les remises à carrosses et à charrettes et la forge du maréchal-ferrant, les constructeurs bretons semblent s'être inspirés de dessins de l'architecte français Jacques Androuet du Cerceau (vers 1515-1585) dont les dessins, plans,

Après cette journée dans le Finistère, il fut temps, vers 17h30, de reprendre le chemin du retour vers Lannion.

Sources :

- LECLERC Guy, *La Roche-Maurice, église Saint Yves et ossuaire*, article SHAB, 2012
 PELLETIER Yannick, *Les jubés de Bretagne*, édition, OF 1986
 COQUER Jean-Yves, *L'église de la Roche-Maurice*, mai 2017
 KERNEVEZ Patrick, *Le Château de la Roche-Maurice*, article SHAB, 2012
 GATOULLAT Françoise, HÉROLD Michel: *les vitraux de Bretagne*, PUR, 2005
 APEVE : Association pour la promotion des enclos paroissiaux de la vallée de l'Elorn
 ARLAUX Claire, *Le château de Kerjean*
 BAZIN Jéhan, *Landerneau, ancienne capitale de la principauté du Léon*, 1962
 KERHERVÉ Jean et ELÉGOËT Louis (sous la direction), *Histoire de Landerneau*, SKOL VREIZH, 2016
 LE GALL-SANQUER Andrée, *Landerneau, balade dans la ville et dans le temps*, 2015
 THOMIN Jean, *Landerneau, port de commerce actif au XVIII^e siècle*, août 2019
 DE COURCY, *La ville de Landerneau*, 1842
 VILLE DE LANDERNEAU, SERVICE PATRIMOINE HISTORIQUE *Exposition 2006 : Landerneau dans l'histoire, 800 ans de traces écrites*
 ELÉGOËT Louis, *Les Juloded, grandeur et décadence d'une caste paysanne en Basse-Bretagne* 1996
 MORVAN Frédéric, *Le Léon féodal au XIII^e siècle*, SHAB mémoire 2012
 DURAND René, *Le commerce en Bretagne au XVIII^e siècle*, article Annales de Bretagne, 1917
 NIÈRE Claude, *Les villes de Bretagne au XVIII^e siècle*, 2004
 KERNÉVEZ Patrick et BOURGÈS André-Yves, *Généalogie des vicomtes de Léon (XI, XII ET XIII^e siècles)*, site tuchendil.org
<http://patrimoine.region-bretagne.fr/>

Crédit photos : Jacques Sécher